

IBRAHIM ASLAN. *EQUIPE DE NUIT*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (EGYPTE) PAR AMINA RACHID ET ARLETTE TADIÉ. PARIS, ÉD. ACTES SUD, 2000, 82 p.

Autodidacte et lui-même fils d'un employé des Postes, Ibrahim Aslan a longtemps exercé au Caire le métier de son père. Aussi, ce court roman, *Equipe de nuit*, est-il nourri d'une longue expérience de ce milieu professionnel et d'une observation précise des détails le concernant. Pour autant, il ne s'agit rien moins que d'une somme réaliste sur la Poste et ses fonctionnaires, leurs conditions de travail ou leurs tâches. L'approche est ici personnelle, poétique et sensible ; elle semble répondre à la question d'un homme à la veille de la retraite : que reste-t-il des milliers de jours et d'heures consacrés à un travail lui-même au service des autres ? Que retient la mémoire de cette vie partagée avec une équipe, de la routine quotidienne des tournées ? Et voilà que les événements les plus importants se déchantent, sans que l'auteur se force à les tirer du passé, moments qu'il nous raconte à la manière d'un ami discret et pudique, qui ne hausse pas le ton mais dont la voix tremblerait d'émotion de temps en temps.

Discret, le narrateur pourrait être n'importe quel employé des Postes qui prendrait son service au Caire dans les années 60. Des moments décisifs émergent d'une longue carrière : ces premières fois qui s'inscrivent nettement dans la mémoire alors que les mêmes parcours et gestes répétés des années durant se perdent dans une brume inconsistante ; initiation du jeune au métier par un aîné bienveillant et peu loquace, qui l'initie aux responsabilités du distributeur de télégrammes. Pour ceux qui ont « *le cœur fragile* », la seule évocation de ce mot de télégramme entraîne parfois la mort. Drame des vies de ce quartier que, sans le vouloir, le fonctionnaire frôle parfois de trop près.

Avec humour, l'auteur évoque l'apprentissage du jeune novice lors du rituel du thé de l'équipe de nuit. Attentif aux détails qui tissent la trame d'une vie sans rien de remarquable, il délimite l'horizon de son personnage par sa place dans le bureau et les objets divers qui prennent une di-

mension importante pour ces employés. Nous sommes encore loin de l'ère des ordinateurs, et la description précise du matériel et des outils se transforme en témoignage sur une époque où le contact physique avec la poinçonneuse au manche de bois, le savon, la colle, les ficelles... comptait encore beaucoup.

Et pour résumer des heures de convivialité entre les membres de l'équipe, le tiroir secret de chaque employé expose toutes sortes d'objets anodins à côté de photos jaunies. Pas de grandes tirades sur l'amitié, juste l'évocation d'objets qui racontent le bonheur des heures passées ensemble. Comme pour éviter le piège des discours et des mots empesés, l'auteur se penche sur les choses qui environnent les employés et se mettent à signifier, par l'usage que chacun en fait. Comment mieux comprendre ces fonctionnaires qu'à travers l'évocation des lampadaires et des fenêtres qui, pendant des années, constituent leur perspective sur le monde à partir de leur bureau ? Comment aussi imaginer leurs joies secrètes si ce n'est en suivant la tournée d'un employé qui souhaitera « *une bonne année* » un peu plus insistante à une belle femme dont on le devine amoureux ?

Les rencontres semblent marquées par le côté passager des relations aux clients, dont les employés connaissent, le temps d'un télégramme, des aspects marquants de leur vie. De son contact avec les femmes, le narrateur se souvient d'un moment de séduction furtif avec une jeune prostituée à l'entrée d'un cinéma, ou de la robe à ramages d'une cliente venue envoyer un télégramme de rupture à son fiancé. Les épisodes en apparence anodins posent des questions sur ces destins d'hommes et de femmes du petit peuple du Caire, dont les messages aux mots fébriles traduisent l'ampleur des drames. Le calme du fonctionnaire face à ces usagers de la Poste induit une sorte de déformation professionnelle vis-à-vis de tout événement, comme s'il s'agissait de rester distant et méthodique quoi qu'il arrive. Ce qui donne un récit à l'allure nonchalante, où l'intensité est centrée sur ce qu'on a l'habitude de considérer comme des détails. Les petits riens de cette vie d'employé (plier, ranger, trier les télégrammes, boire du thé) tirent leur

importance et leur densité du temps qui leur est consacré. L'économie de la narration, qui suggère et montre toujours avec délicatesse, caractérise ces tableaux impressionnistes, témoins d'une époque et d'une profession. Un certain charme se dégage des lieux et des personnages, qui ressemble au charme que laissent derrière eux les êtres de passage parce qu'ils ne font qu'entrouvrir la porte sur le mystère de leur vie, en nous laissant imaginer l'essentiel.

C'est l'enchantement aussi de la nostalgie pour une époque révolue où le métier d'employé des Postes avait quelque chose d'artisanal et où la dimension humaine prédominait. Ce roman est un dernier regard porté sur une vie passée au service de la Poste. De ces années en équipe de nuit, la mémoire ne retient pas grand-chose mais justement, ces rares moments qui, comme les visages « *émergent et s'évanouissent* », une écriture sans prétention en restitue la saveur douce-amère.

—S. B. A.

MICHAEL PRIOR (ÉDITEUR). *WESTERN SCHOLARSHIP AND THE HISTORY OF PALESTINE* (LA RECHERCHE OCCIDENTALE ET L'HISTOIRE DE LA PALESTINE). LONDRES, MELISENDE, 1998, 111 PAGES.

Dans le même esprit que le texte de Bechara Doumani, « La redécouverte de la Palestine : faire entrer les Palestiniens dans l'histoire en écrivant sur eux » paru dans le *Journal of Palestine Studies* n° 82, cette série d'articles a pour objectif de réintroduire les Palestiniens, en fait la « palestinité », dans l'historiographie de la Palestine. Dans l'ensemble, ils fournissent une explication satisfaisante de l'absence des Palestiniens dans l'historiographie occidentale de la Palestine, absence qui perdure et dont la principale responsabilité incombe, d'une manière générale, aux études bibliques occidentales.

Le premier article, signé Keith Whitelam, montre de quelle manière, à l'époque du colonialisme et de l'impérialisme, la focalisation des

chercheurs européens sur l'Israël biblique avait relégué à l'arrière-plan une étude sérieuse de l'histoire arabe et musulmane. En même temps, ces recherches avaient préparé le terrain au récit (par la parole et par les armes) historiographique sioniste sur la Palestine, récit servi, de la sorte, aussi bien par les écrits euro-centristes que christiano-centristes. Le meilleur exemple en est l'une des principales revendications sionistes : une nation qui doit retourner non seulement vers son « foyer », mais aussi vers un espace, qui, dans le passé, avait été occupé par un Etat-nation juif. On retrouve ce mythe au XIX^e siècle dans les discussions théologiques sur l'Israël biblique, où le royaume de David était réinventé en tant que Etat-nation juif. Par la suite, cette réinvention avait été allègrement adoptée par le mouvement sioniste.

Un tel assemblage d'articles, par nature, relève de la « déconstruction ». C'est pourquoi l'ouvrage est tout à fait convaincant quand il nous explique *de quelle manière* un mouvement politique moderne comme le sionisme a pu imposer une idéologie sur le passé. Mais il est moins convaincant lorsqu'il s'agit d'élucider *ce qui s'est réellement passé*. On ne peut donc qu'être en accord avec Thomas Thompson, le signataire du deuxième article, lorsqu'il déclare que d'un point de vue biblique (c'est-à-dire théorique), toute tentative laïque (c'est-à-dire nationale) de se réclamer du passé ou de le « nationaliser » pour l'utiliser au présent est erronée. Est-il possible de raconter une véritable histoire lorsqu'on se réfère à un passé si lointain ? La religion traite de croyances et non de faits avérés, elle est donc plus à l'aise avec un manque de preuves scientifiques. A l'époque du nationalisme, le mouvement sioniste – ainsi que le mouvement national palestinien, mais à un moindre degré – continuera avec beaucoup de zèle à « nationaliser » le passé. Et c'est parce que les hommes du passé sont trop morts pour résister à cette récupération nationale que celle-ci a tant de succès. Mais il existe une différence entre les deux mouvements nationalistes dans leur manière de nationaliser le passé. L'adoption sioniste du récit historiographique biblique correspond à une nationalisation du